

Adieu (I)

Kawkab al-Sharq (Hadith al-Massa), 1 avril 1933.

On raconte que lorsque Ziyad eut maîtrisé l'Irak pour Mu'awiya, et y eut établi le nouvel ordre par la contrainte et la violence, il écrivit au calife pour lui demander de lui rattacher le gouvernement du Hijaz ; le calife se disposait à le faire, et les gens du Hijaz s'alarmèrent lorsque cette nouvelle leur parvint, et ils eurent recours à Abdallah ibn Omar ibn al-Khattab, que Dieu soit satisfait d'eux deux, le priant d'invoquer Dieu contre Ziyad ; mais Abdallah n'invoqua Dieu contre personne — il se tourna, dit-on, vers la qibla, et demanda à Dieu la santé, le salut et le pardon pour les musulmans ; et Dieu épargna Ziyad aux gens du Hijaz, et délivra les gens d'Irak de Ziyad, car Il transporta Ziyad vers une autre demeure, où il n'est de gouvernement que celui de Dieu, où il n'est d'autorité que celle de Dieu, où il n'est nulle crainte d'un gouverneur, ni nulle appréhension d'un émir...

Et les gens du Hijaz étaient excusables de redouter le gouvernement de Ziyad, car il avait imposé aux gens d'Irak des épreuves terribles, et leur avait fait goûter mille formes de supplice ; et les gens d'Irak étaient excusables de pousser un soupir de soulagement au départ de Ziyad, car il leur avait fait goûter des formes d'humiliation, et les avait soumis à des espèces d'avilissement qu'ils n'avaient point connues auparavant ; et si le départ de Ziyad ne les satisfait pas véritablement, c'est qu'il leur succéda quelqu'un qui ne valait pas mieux que Ziyad — pire, même, que Ziyad.

Pour ma part, je suis bien loin de songer qu'il y ait quelque ressemblance entre nos gouverneurs de province, ceux que nous appelons les moudirs, et Ziyad ! Car Ziyad avait des qualités qui leur manquent, hélas, et il avait des vices qu'ils n'ont pas, heureusement, atteints !

Mais une chose en rappelle une autre, et la répartition des moudirs entre les provinces en ces jours sombres rappelle l'histoire de Ziyad avec les gens du Hijaz et de l'Irak — elle la rappelle parce que la satisfaction des gens des provinces à l'égard des moudirs qui s'en vont, et leur espoir à l'égard des moudirs qui arrivent, ne sont pas sans taches qui ne dépeignent nullement la satisfaction, et dépeignent peut-être plutôt le dépit, et ne dépeignent nullement l'espoir, et dépeignent peut-être plutôt la crainte et le désespoir. Quoi que disent les gens, ils ne pourront nier que les habitants d'Assiout sont mécontents de leur ancien moudir,

mécontentement que la justice a enregistré plus d'une fois, et dont les gens ont parlé en Égypte et au-delà, longuement ; et je ne pense pas que les habitants de la Gharbiyya accueillent leur nouveau moudir avec un espoir radieux et une attente souriante, lui qui vient à eux précédé des gens d'al-Badari, d'al-Muti'a et des Bani Husayn... ! Et la plus forte supposition — la vérité même, sans aucun doute — est que ces événements abominables survenus à Assiout ont précédé leur moudir chez les gens de la Gharbiyya, et ont rempli leurs cœurs — je ne dis pas de terreur et de panique, car les Égyptiens, grâce à Dieu, ne connaissent plus ni terreur ni panique aujourd'hui ! — mais de tristesse et de chagrin ; car ils s'attendent à ce que leur nouveau moudir se conduise parmi eux comme il s'est conduit parmi les gens d'Assiout.

Quoi que disent les gens, ils ne pourront prétendre que les habitants de la Daqahliyya gardent de leur moudir sortant des souvenirs empreints d'un amour pur et de belles louanges, ni que les habitants de la Minufiyya l'accueillent avec cet espoir si large et si libre, cette attente si souriante et si vaste, non plus qu'on n'accueille les meilleurs des moudirs, avec cette belle disposition à une coopération sincère ; et ce sang qui fut versé sur la terre de la Daqahliyya n'a pas encore séché, et ces âmes qui furent anéanties dans l'air de la Daqahliyya n'ont pas encore trouvé le repos, et les gens n'ont pas encore oublié que la mauvaise administration fut la cause proche ou lointaine pour laquelle ce sang fut versé et ces âmes anéanties ; et ce que les lois des hommes n'ont pu punir, pour une raison ou une autre, les lois de Dieu ne le négligent pas, n'en effacent pas le péché, et ne le laissent pas passer sans en rendre compte !

Dites quelque chose de semblable, ou d'approchant, de toutes les autres provinces d'où un moudir est parti et où un moudir est arrivé : chacune d'elles fait ses adieux dans le dépit et accueille dans la tristesse, et rappelle l'histoire de Ziyad !

Et pourtant — avez-vous lu al-Muqattam hier, et avez-vous vu que toutes les provinces dont les moudirs sont partis ont trouvé parmi leurs habitants des gens satisfaits de leurs moudirs, affligés de s'en séparer, et soucieux de leur faire des adieux empreints d'amour et d'affection, empreints d'admiration et d'estime ! Et avez-vous remarqué que les nouvelles de ces adieux sont toutes parvenues à al-Muqattam en un seul instant, et qu'al-Muqattam les a toutes publiées en un seul jour, en un seul lieu, comme si elles avaient toutes rendez-vous avec al-Muqattam ! Comme si elles s'étaient toutes rencontrées à ce rendez-vous, se saluant les unes les autres, se serrant la main les unes aux autres, et s'étaient

toutes rendues ensemble à al-Muqattam, pour s'installer dans cette place qui leur avait été préparée d'avance, et apprêtée d'avance !

N'avez-vous rien trouvé d'étrange dans cette curieuse concordance entre les bureaux de poste de Qena, de Girga, d'Assiout, de Zagazig et de Damanhour, et les facteurs du Caire, malgré la différence des distances, proches ou lointaines, qui les séparent du Caire ? N'avez-vous pas senti que ceci aussi est une affaire concertée de nuit, et destinée à signifier autre chose que cette apparence que vous voyez, vous, et que je vois, moi ? Pour ma part, je ne sais pourquoi je ne puis me contenter des apparences des choses ; pourquoi je cherche toujours leurs rouages et leurs secrets intimes. Et à vrai dire, je n'ai pas prolongé ma recherche, ni ne m'y suis donné aucune peine, car les journaux eux-mêmes ont dénoncé ces fêtes d'adieu, et certains députés ont adressé des questions à leur sujet au ministre de l'Intérieur, et il y eut dans les journaux un débat autour de ces questions. Et voici qu'une révélation se produit et qu'on l'écoute, qu'un ordre est transmis et qu'on lui obéit, et voici une étrange concordance entre les moudirs, malgré la diversité de leurs tempéraments et de leurs natures : tous détachés des fêtes, les détestant ; tous s'en détournant, s'en excusant ; tous soucieux que les journaux publient leur détachement et leurs excuses. Ne trouvez-vous pas dans cette concordance des moudirs sur cet ascétisme soudain la même chose que vous trouviez étrange dans la concordance des lettres à paraître dans al-Muqattam en un seul jour, en un seul lieu, comme si elles étaient venues sur rendez-vous ?!

Que Dieu pardonne à notre ministère en exercice — qu'a-t-il fait de la volonté des individus et des groupes, et de la nature même des choses ? Faut-il que tout, en Égypte, soit arrangé, fabriqué ? Faut-il que tout, en Égypte, se soumette à cette étrange manipulation qui concilie les différences et accorde les divergences ?

Que voulaient donc ces manipulateurs par cette sorte de manipulation ? Vous pouvez me croire : ils n'y visaient pas l'intérêt public, ils ne voulaient pas alléger le fardeau de ces gens accablés, tenus de verser de l'argent qu'ils ne possèdent même pas ; ils ne visaient rien d'autre que de se jouer des esprits des gens, et cette guerre absurde qui n'avance ni ne recule rien. Voici les gens de la Buhayra, à qui l'on a collecté de l'argent, et qu'ils ont payé à contrecœur ; puis on insinua au moudir de n'assister à aucune fête et de n'accepter aucun honneur — croyez-vous donc que l'argent fut rendu à ses propriétaires ? Nullement, il ne fut pas rendu ; ou plutôt, on dit à ses propriétaires de ne point

l'accepter s'il leur était rendu, car ils en achèteraient alors des obligations dont le rendement serait dépensé en quelques prix scolaires, pour perpétuer le nom du moudir. Et quelle perpétuation est-ce là ? Elle ne procède que du plus pur amour, qui pousse à la générosité — non pas seulement en argent au temps de l'adversité, mais aussi de sa propre personne.

Et voici les gens de Qena — oui, les gens de Qena ! Les gens de Qena, après tout ce qui s'y est passé, après que le chef du Wafd et son compagnon en furent enlevés, après que l'amour de ses habitants pour le moudir, l'administration, le ministre et le ministère se fut manifesté, après que mille et une preuves se furent dressées que ses habitants soutiennent le nouvel ordre, et lui offrent leur âme et leur argent — après tout cela, on collecta de l'argent chez les gens de Qena pour honorer le moudir, puis on lui insinua de n'assister à aucune fête et de n'accepter aucun honneur ; et le voilà qui s'excuse, et insiste à s'excuser, tandis que les gens de Qena refusent, et persistent dans leur refus ; jusqu'à ce que l'affaire s'achève par les gens de Qena louant — oui, louant un train spécial, dans lequel ils escortent — et j'ai presque dit : dans lequel ils conduisent en cortège nuptial — le moudir vers sa nouvelle province. Quoi donc ? Est-ce sérieux, ou est-ce bouffonnerie ? Aux dépens de qui se jouent les plaisantins ? Notre gouvernement est bien dur, excessivement dur, qu'il se pose en séparateur entre amants, en séparant les moudirs de leurs amoureux parmi les gens des provinces ! Pourquoi ne laisse-t-il pas ces moudirs là où ils étaient, satisfaits de leurs provinces, et leurs provinces satisfaites d'eux ? Pourquoi donc leur empoisonne-t-il la vie, à eux comme à elles ? Le plus étrange est que les gens des provinces en viendront à adorer les moudirs qu'on leur envoie, et s'en épreindront sans mesure aucune. Les gens de Qena trouveront dans leur nouveau moudir un homme qu'ils adoreront comme ils adoraient leur ancien moudir, et l'ancien moudir de Qena trouvera parmi les gens de Minya des gens qu'il aimera et dont il se prendra d'affection comme il aimait et se prit d'affection pour les gens de Qena auparavant. Quelle est donc l'explication de ces phénomènes que les esprits sont impuissants à comprendre ? L'explication est simple : les gens des provinces ne ressentent ni adoration ni passion, et les moudirs ne trouvent ni amour ni engouement ; tout cela n'est qu'une chose fabriquée, montée de toutes pièces, que les uns et les autres doivent accepter, pour que se dressent des preuves manifestes que les affaires, en Égypte, vont pour le mieux.

Mais, à mon grand regret, il n'est personne, ni parmi les Égyptiens ni parmi les Anglais, qui croie un mot de tout cela, ni qui se laisse tromper par aucune de ces ruses — à quoi donc rime cette manipulation, et à quoi rime cette insistance à la pratiquer ? La réponse à cela aussi est simple : qui ne peut assumer le sérieux est contraint à la bouffonnerie ; sans quoi son existence même serait impossible.

Croyez-moi : l'affaire des moudirs qui partent et de leurs provinces ne diffère en rien de l'histoire de Ziyad : chaque province fait ses adieux à son moudir, soulagée par cet adieu, et accueille son nouveau moudir, craintive de cet accueil.